

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED

ELMORE DUFOUR, Président E. A. ANDRIEU,

HENRY BIRABEN, Editeur

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 sous la ligne, voir une autre page du journal.

Les Armements, l'Equilibre et la Paix.

L'effort militaire que la France va s'imposer constitue le plus éloquent témoignage de son attachement à la paix. Le jour où les forces militaires de deux puissances qui n'appartiennent pas au même groupement politique seraient grevées d'un déséquilibre absolu, la paix, ayant peu de chances de durer, ce serait la vérité profonde dont le pays se pénétrerait chaque jour davantage. L'expérience la confirme. Un intéressant article de l'éminent critique militaire du "Times", le colonel Repington, en précise aujourd'hui les éléments.

Le colonel Repington ne discute pas le droit de l'Allemagne d'augmenter ses forces militaires. Mais il souligne la supériorité menaçante que cette augmentation aurait assurée aux Allemands si la France n'avait pas répondu. Fort heureusement la réponse est venue, pas plus agressive en soi que n'était l'initiative allemande, et elle est venue assez vite pour que jusqu'à nouvel ordre, l'avantage technique reste à la France. "En ce qui concerne la France, écrit le colonel Repington, nous avons tous vu de quelle splendide manière elle a su se mettre à la hauteur des circonstances. Elle a agi comme une puissance qui a le respect d'elle-même. Son infanterie et son artillerie seront mieux entraînées que celles de l'Allemagne, et comme sa riposte a été plus prompte que l'attaque allemande, les nouveaux effectifs de paix de la France seront complétés avant que les nouveaux effectifs de guerre de l'Allemagne soient établis."

Du côté russe, on peut et on veut travailler aussi efficacement qu'en France au maintien de la paix par l'équilibre. Les dépêches de notre correspondant de Saint-Petersbourg ont exposé le programme russe: trois nouveaux corps d'armée créés progressivement et permettant un utile renforcement du dispositif. Dès lors que la Russie manifeste sa volonté de ne pas laisser la situation se modifier, elle est maîtresse de la paix. Ses ressources de recrutement sont inépuisables. Le passage du service de quatre ans au service de trois ans, en 1908, a eu pour conséquence le relèvement des contingents de 300,000 à 450,000 hommes. Ce prélevement nouveau fait sur la population mâle est obtenu aujourd'hui avec une facilité telle qu'il n'arrive encore qu'à tiers des conscrits recensés sur les listes de recrutement. Ceux-ci donnent un total voisin de 1,200,000 hommes, de sorte que du point de vue strictement arithmétique, et sans tenir compte des

nombreuses exceptions rendues nécessaires par des raisons d'invalidité physique, une seule classe russe suffirait à remplir le cadre de l'armée sur le pied de paix.

Le colonel Repington insiste sur ce fait en écrivant: "Quand une nation ayant 67 millions d'âmes comme l'Allemagne commence à jouer au plus fort avec une nation de 166 millions d'âmes comme la Russie, une taxe d'un milliard et quart sur les fortunes pourrait non être que le prélude d'une série de taxes semblables. Il y a rarement moins de 1,000,000 hommes sous les drapeaux dans l'empire russe, et si en garde la classe libérale, l'effort sur le pied de paix s'élève à 1,700,000 ou 1,800,000 hommes. La prospérité croissante de la Russie lui permet toutes les mesures nécessaires à sa sécurité. Le budget ordinaire de l'armée pour 1912 était de 393 millions de roubles, et le budget extraordinaire de 332 millions de roubles, en y comprenant 100 millions pour des constructions de vaisseaux de guerre. La réserve d'or, qui est de 1,271,000,000 roubles en 1912, est montée, en 1912, à 1,346,000,000 roubles." C'est la somme même.

UNE VIE AGITÉE MIRABEAU

On n'étudiera jamais trop ni de trop près les hommes dirigeants de la période révolutionnaire. Les publications se succèdent à leur endroit: Danton, Vergniaud, Robespierre provoquent tour à tour les recherches des érudits, sans que jamais la lassitude nous prenne devant tant de documents accumulés. C'est que l'époque, où ils ont vécu, reste l'une des plus grandes, des plus décisives de l'histoire de l'humanité, et qu'ils sont demeurés enveloppés d'une atmosphère d'épopée.

Je connais peu de livres aussi attachants, aussi fortement peints et aussi finement écrits que celui que M. Louis Barthou a consacré à Mirabeau. Il a analysé, disséqué avec art cette personnalité énorme et qui remplit pour ainsi dire toute la première phase de la révolution. Mais il n'est pas tombé dans l'erreur où tant d'autres ont versé avant lui: il n'a pas tout ramené à son héros, il n'a pas voulu effacer les événements eux-mêmes pour le grandir, ni négliger les mouvements de masses pour amplifier d'excès un individu.

La partie sinon la plus saisissante, du moins la plus neuve de ce livre, est celle qui retrace, avec force détails, les débuts de Mirabeau. Avant d'être l'orateur même du Tiers-Etat, la voix de la France dans une des phases les plus dramatiques de son existence nationale, l'incarnation du peuple soulevé par la conquête de ses libertés, ce prodigieux homme d'Etat a mené la vie la plus agitée, la plus coupée d'épisodes, la plus romanesque que qui fut. Sa jeunesse à elle seule suffirait à nourrir un bon volume d'aventures, si son âge mûr ne sollicitait pas l'historien. Ses démêlés avec son père, avec ses créanciers, ses intrigues d'amour successives relèvent à la fois de la comédie bouffonne et du drame. M. Louis Barthou, avant d'en venir aux pages plus graves, et où s'est exercé son talent d'écrivain politique, n'a eu garde de négliger les récits séduisants ou piquants.

Né en 1741, Mirabeau marqua dès l'enfance une exceptionnelle curiosité pour l'étude, mais, en même temps, une propension irrésistible à la turbulence. Son père, le marquis, un des personnalités les plus étranges et les plus farouches de son temps, le prit en grippe de fort bonne heure, et, à l'âge de dix-huit ans, le jeune Gabriel fut envoyé au régiment de Berry-Cavalerie dans l'Ouest. Là, il s'éprit d'une jeune fille que courtisait déjà son colonel, et après une fâcheuse altercation, eut devoir s'enfuir. Cette désertion lui valut d'être enfermé au château de Ré; ainsi commencent ses incarcérations, qui mériteraient d'être aussi fameuses que celle de La Fayette et que celles de Blanqui. Sorti de Ré, il s'en va faire l'expédition de Corse, où il se distingue; puis, revenu en France et ayant renoncé à l'armée, il épouse Mlle de Marignane, une personne médiocrement jolie, dont le père était riche, mais la dot plutôt pauvre, et qui ne tarda pas à le tromper avec un mousquetaire.

Mirabeau, de son côté, ne sembla pas avoir péché par excès de fidélité—non plus que par abus d'économie. Il ne tarde pas à tomber aux mains des usuriers et son père obtint contre lui toute une série de lettres de cachet, qui lui procurèrent des internements prolongés. Il végéta ainsi au château d'II, dans la rade de Marseille, puis au château de Joux, non loin de Pontarlier, dans le Jura. Ajouté que son emprisonnement n'était pas continu, et qu'il lui était permis, de temps à autre, d'aller à la chasse et même au bal. Les mœurs ont quelque peu changé. Ce fut à Pontarlier, au cours de l'un de ces congés, qu'il connut Sophie de Ruffey, qui devait jouer un si grand rôle dans sa vie, et à laquelle il écrivit des lettres demeurées fameuses. Sophie, mariée à dix-sept ans au marquis de Monnier, qui en avait soixante-cinq, pensait que cette différence d'âge pouvait excuser certaines faiblesses. Parmi beaucoup de soupçons, elle distinguait Mirabeau, dont la laideur, cependant, était proverbiale: "Haut, la tête énorme sur des épaules larges et épaisses, le visage bouffonné et marqué de petite vérole, des cheveux crépus, des yeux châtains, "faux", s'il est préoccupé, et "rouchés" quand il veut plaire, le nez gros, la bouche mince, avec des dents bien rangées, la peau blanche, il plaisait avec esprit sur sa laideur et, non sans coquetterie, il l'exagérait." Voilà le portrait que nous offre M. Barthou.

Pour rejoindre Sophie, Mirabeau s'évade de Joux; il la rencontre à Dijon. Repris et interné alors dans cette ville, il s'échappe, fuit en Suisse et retrouve sa maîtresse aux Verrières, à la frontière. Il ne semble pas qu'il ait été coupable de rapt. Ce serait plutôt Sophie qui se serait fait enlever: "Gabriel ou la mort" avait-elle coutume de dire. Les deux jeunes gens s'en vont résider à Amsterdam, où Mirabeau travailla quinze heures par jour pour vivre, et où, entre autres écrits, il publia un pamphlet contre son père. Mais la famille de Sophie et le marquis de Mirabeau ne lui pardonnèrent point. Le Parlement le condamna par contumace, pour crime de rapt, à avoir la tête tranchée, et son père réclama de la Hollande une immédiate extradition. Un exemplaire envoyé de Paris, des Bruguères, fait arrêter le futur orateur, et le voici incarcéré dans

le donjon de Vincennes, jusqu'au jour où le marquis obtint sa libération, mais à la condition que lui seul fixe sa résidence et ses déplacements.

L'aventure avec Sophie devait à peu près s'arrêter là, et la malheureuse jeune femme se suicida en 1789. Mirabeau lui-même eut la chance de faire reviser l'arrêt qui ordonnait son exécution. On se demande si la Révolution n'aurait pas suivi un cours légèrement différent, dans le cas où la sentence aurait été appliquée, et où Gabriel n'aurait pas pu courir à de nouvelles équipées romanesques, avant de lancer l'apostrophe fameuse des Etats de Provence et l'autre apostrophe non moins retentissante au marquis de Breux-Breze.

LES REVUES Revue des deux mondes 15, rue de l'Université, Paris. Livraison du 15 Mars 1913.

I. — Laure, deuxième partie, par M. Emile Clermont. II. — Madame De Staël et M. Nocker, d'après leur correspondance inédite. — III. Avant l'exil, par M. le comte d'Haussonville, de l'Académie française. III. — Entre les deux mondes, dernière partie, par M. Guglielmo Ferrero. IV. — Le Nouveau Président Des Etats-Unis, Son Caractère, Ses Opinions, Ses Méthodes, par M. Theodore Stanton. V. — L'Ecole Navale, par le Contre-Amiral de Gueydon. VI. — La Vocation Historique D'Albert Sobel, par M. Emile-Albert Sobel. VII. — Revue Dramatique. — La Demoiselle De Magasin, Au Gymnase. — La Maison Divisée, La Nuit Florentine, — Turcaret, A l'Odéon, par M. René Doumic, de l'Académie française. VIII. — Revue Musicale. — Le Faust de Schumann, Aux Concerts du Conservatoire. — Garmosine, au Théâtre de la Gaîté-Lyrique, par M. Camille Bellaigue. IX. — Revues Etrangères. — L'histoire Allemande de la Grande Armée, par M. T. de Wyzewa. X. Chronique de la Quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Charmes, de l'Académie française. XI. Bulletin Bibliographique.

Nous avons reçu un numéro spécimen d'une nouvelle revue "Les Amitiés Françaises", organe d'une Association internationale ayant pour but le développement des relations économiques, intellectuelles et politiques entre la France et les autres Nations. Voici le sommaire du numéro du mois de Mars. M. Raymond Poincaré, XXX. L'Espagne et la Triple Entente, Alfredo Brisac. L'Entente Cordiale et l'Allemagne, Pierre Baudin, Sénateur, ancien ministre des Travaux Publics.

A propos de Gabriel d'Annunzio, Edouard Herriot, Sénateur Maire de Lyon. Le Triomphant Voyage (poème), Emile Verhaeren. Pays amis; Belgique: "La Culture française en Flandre", Louis Dumont-Wilden; Pologne: "La Culture française en Pologne", Ch.-Léon Bernardin; Amérique Latine: "Notes de Voyage". Pays de France: "Les Provinces françaises: L'Amé de l'Artois", Emile Lesieur. Arts, Lettres, Sciences: "La Grâce Française", Canille Mau-

clair: "Pour l'Art décoratif", Pascal Fortin. La Ville merveilleuse Poème, Jane Catulle-Mendes. Le Virtuose français à l'Etranger, Raoul Pugno. Les Amitiés Françaises: "Maisons Univeritaires", Henri Gouillon. "Le Mouvement des A. F.", et René de Chavagnac.

Le "Red Rose" a été l'objet nombreux applaudissements dimanche soir. La musique est fort belle, et nous rappelle "La Veuve Joyeuse", "Come Along My Child", "The Queen of Vanity Fair" et "Men, Men, Men" sont les chansons qui ont remporté le plus de succès. La troupe qui interprète la pièce est excellente. Mlle Zoe Barnett est une actrice très gracieuse et sa belle voix lui vaut beaucoup de succès. Le chœur est hors ligne; les costumes sont superbes. Il y aura matinée mercredi et samedi.

Thurston a obtenu le plus grand succès de la saison dimanche soir avec ses tours de magie. Il est supérieur à Hermann le grand et Keller. Il est douteux que Hermann ou Keller aient jamais obtenu le succès que Thurston a obtenu dimanche. C'est une représentation remplie de tours, d'illusions, et de problèmes scientifiques. "The Levitation of Princess Karnac" est un tour qui mystifie

les spectateurs. Le sujet est prémonstrance hypnotique, ensuivi, couché, sur un ordre de Thurston le corps se lève à une hauteur de plusieurs pieds et demeure suspendu dans le vide sans aucun support. Il y a eu tout 21 tours qui sont tous les uns meilleurs que les autres.

Dans la seconde partie du programme une troupe d'acrobates a donné une splendide exhibition de sauts périlleux, etc. M. Thurston fera l'horoscope complet de la vie à toute dames, qui assisteront aux matines de mardi ou jeudi.

Joe Welch, le célèbre comédien, a remporté un succès bien mérité hier soir. Welch a la parole très facile et il amuse les spectateurs avec son humour jovial. "La tentation de Faust" une des vues parlantes d'Edison a remporté un grand succès. "Mein Liebling" est une petite pièce qui plaît beaucoup. Les Marionnettes de Schichtl's ont remporté beaucoup de succès avec les enfants; Irene Bersecky et Yoska le violoniste ont été beaucoup applaudis; G. S. Melvin l'Ecossais versatile et Les Marco Belli sont très bons. Il y a matinée tous les jours.

Mercredi le 2 avril, à 8 heures du soir, aura lieu, dans la salle de l'Union Progressive, un concert classique donné par le Prof. Otto Fink. Plusieurs des élèves du Prof. Fink joueront des solos. La classe d'orchestre symphonique jouera entre autres mor-

Prenez l'Habitude Du Sirop— Elle Est Bonne Pour Vous. Le sirop Velva est plus qu'une simple friandise. C'est une nourriture excellente, saine, nutritive. C'est exactement ce qu'il faut aux enfants qui grandissent—et c'est bon pour les grandes personnes, aussi. Depuis longtemps des savants, ont, de bonne foi, soigneusement écarté l'idée ancienne que les douceurs étaient nuisibles—et ils vous disent que les douceurs sont nécessaires. Vous trouverez Velva également en boîtes vertes chez votre épicer. Faites venir le livre de recettes Velva. Il ne coûte rien. PENICK & FORD, Ltd. Nouvelle-Orleans, Lne.

THEATRES. TULANE. "The Red Rose" a été l'objet nombreux applaudissements dimanche soir. La musique est fort belle, et nous rappelle "La Veuve Joyeuse", "Come Along My Child", "The Queen of Vanity Fair" et "Men, Men, Men" sont les chansons qui ont remporté le plus de succès. La troupe qui interprète la pièce est excellente. Mlle Zoe Barnett est une actrice très gracieuse et sa belle voix lui vaut beaucoup de succès. Le chœur est hors ligne; les costumes sont superbes. Il y aura matinée mercredi et samedi.

CRESCENT. Thurston a obtenu le plus grand succès de la saison dimanche soir avec ses tours de magie. Il est supérieur à Hermann le grand et Keller. Il est douteux que Hermann ou Keller aient jamais obtenu le succès que Thurston a obtenu dimanche. C'est une représentation remplie de tours, d'illusions, et de problèmes scientifiques. "The Levitation of Princess Karnac" est un tour qui mystifie

les spectateurs. Le sujet est prémonstrance hypnotique, ensuivi, couché, sur un ordre de Thurston le corps se lève à une hauteur de plusieurs pieds et demeure suspendu dans le vide sans aucun support. Il y a eu tout 21 tours qui sont tous les uns meilleurs que les autres.

Dans la seconde partie du programme une troupe d'acrobates a donné une splendide exhibition de sauts périlleux, etc. M. Thurston fera l'horoscope complet de la vie à toute dames, qui assisteront aux matines de mardi ou jeudi.

Joe Welch, le célèbre comédien, a remporté un succès bien mérité hier soir. Welch a la parole très facile et il amuse les spectateurs avec son humour jovial. "La tentation de Faust" une des vues parlantes d'Edison a remporté un grand succès. "Mein Liebling" est une petite pièce qui plaît beaucoup. Les Marionnettes de Schichtl's ont remporté beaucoup de succès avec les enfants; Irene Bersecky et Yoska le violoniste ont été beaucoup applaudis; G. S. Melvin l'Ecossais versatile et Les Marco Belli sont très bons. Il y a matinée tous les jours.

Mercredi le 2 avril, à 8 heures du soir, aura lieu, dans la salle de l'Union Progressive, un concert classique donné par le Prof. Otto Fink. Plusieurs des élèves du Prof. Fink joueront des solos. La classe d'orchestre symphonique jouera entre autres mor-

ceaux choisis, 3 numéros très intéressants: "Moonlight", un poème symphonique composé par M. Bart Newnan, amateur très connu dans notre ville. Un morceau non moins intéressant sera "Nocturne" de Chopin pour 8 violoncelles. Voici le programme de la soirée.

1. Symphonie en sol majeur, Mozart. 2. Andante, Kummer, 2 violoncelles et piano, Raymond Rogner, Arthur Duverger et Robert Noul. 3. "Moonlight", poème symphonique, Bart Newnan. 4. Concerto, Klengel, violoncelle et piano, Frantz Hindermann. 5. Melody, Dunkler, solo de violoncelle et orchestre, Mme G. Lavedan. 6. "Nocturne" pour 8 violoncelles, Chaffier, Mme G. Lavedan et Miles D. Warriner et A. Brunn. 7. "Athalie", ouverture, Mendelssohn, orchestre, accompagné par l'excellente pianiste, Mme G. Lavedan. Les amateurs de bonne musique pourront se procurer des billets aux magasins Werlun, Grunwald et Gessner, rue du Canal.

SANTAL MIDY SUPERIEUR AU COPAHU ET AUX INJECTIONS SOULAGE EN 24 HEURES

Fauilleton de l'Abelle de la N. O.

No 33 Commencé le 13 Février 1913.

POUDRE D'OR Grand Roman Inédit PAR LOUIS LETANG

—Parfait! —Bonne idée d'ouvrir votre palais à l'éclosion de cette victoire magnifique! La fête prendra ainsi un caractère tout à fait pangermanique! Elle consacra une double conquête! —Aux dépens de l'industrie et de l'industrielle... Le comte de Landberg enchanté de cette grosse plaisanterie éclata de rire. —Et, naturellement, la reine de ce gala... impérial—c'est le cas de le dire— sera la belle Mme de Clamont? —Où, je vous le promets... s'écria von Hausbrand dont la figure devint dure et les yeux menaçants. Le baron bluffait effrontément. Il prenait ses désirs pour des réalités, et ne pouvait guère savoir

comment Armande accueillerait la nouvelle entreprise qu'il voulait tenter.

Après quelques jours de recherches, ses agents n'avaient pas eu grand mal à lui apprendre qu'Armande s'était tout simplement réfugiée en Picardie auprès de son père et qu'elle y vivait fort mal.

M. du Plessis n'était pas riche; il ne disposait que de peu de logement, ne possédait ni cheval ni voiture et son domestique se composait en tout et pour tout d'une bonne à tout faire. Circonstance très aggravante, cet ancien diplomate avait trouvé bon d'appuyer son âge mûr sur la forte épaule d'une gouvernante maîtresse, dame Véronique, une brune de quarante-cinq ans, prétentieuse et commune, dont le commerce ne devait pas être des plus agréables.

Le baron pensait que ce dénuement et cette promiscuité déviendraient promptement intolérables à Mme de Clamont, de goûts délicats, habituée au luxe le plus raffiné. Il intervint alors et usait de tous les moyens pour entraîner la jeune femme et l'attacha définitivement à sa fortune. C'était la grâce et la parure de ses succès, le couronnement symbolique de son œuvre anti-française. Jamais son triomphe ne serait complet s'il n'arrivait pas à la subjugué. Il fallait qu'elle

fût à son côté au soir d'apothéose dont il avait parlé à l'ambassadeur! Elle y serait!

Comme elle devait s'ennuyer en cette fin de novembre pluvieuse et triste, au fond d'un petit village de la froide Picardie? Les renseignements que lui fournissaient ses agents montraient la jeune femme sortant presque chaque jour, quelle que fût la température, et faisant de longues promenades à pied dans les boulinières qui s'étagaient par plateaux successifs au flanc des collines de la vallée de Somme. Pourquoi ne la rencontrait-il pas?

Il partit un matin en automobile, accompagné de son secrétaire Karl Sluysen. Après le déjeuner offert par le directeur d'usine, étonné, inquiet, dans ses petits soulers, ne sachant à quoi attribuer cette visite impromptue du grand chef, von Hausbrand parcourut l'usine pendant que Karl s'en allait aux renseignements.

L'Allemand n'était guère aux explications du malheureux directeur, qui montrait ses machines, donnait des détails sur le tissage des fortes toiles, leur résistance, leur imperméabilité, et

s'enfonçait dans la discussion des prix de revient.

Il avait beau faire, le président ne quittait pas ses airs distants, sa morgue hautaine. Cela ne présageait rien de bon. Tout à l'heure, quelque chose d'imprévu et par conséquent de très redoutable allait sûrement éclater.

Le secrétaire revient à pas précipités. Il échange tout bas quelques paroles avec le baron. C'est le moment sans doute. — Monsieur, dit-il, je vous remercie. Continuez. Un bref salut de la tête et von Hausbrand s'éloigna précipitamment, en compagnie de son secrétaire.

Abasourdi, le directeur de l'usine reste planté sur ses jambes dans l'attitude de quelqu'un qui ne comprend rien de tout à ce qui se passe. — Pourquoi cette visite et pourquoi cet brusque départ? Quel est ce que cela veut dire? Hé! tout simplement que les questions d'affaires sont bien peu de chose en face des questions d'amour! Karl Sluysen venait en effet d'avertir le baron qu'Armande était partie toute seule pour sa promenade quotidienne dans la forêt.

Le chauffeur attend à la porte de l'usine. Vite un temps de course et l'automobile arrive à l'orée des boulinières. Impossible d'aller plus loin. La route n'est plus qu'un chemin de sable qui monte en serpentant à l'assaut de la colline.

Von Hausbrand saute à terre; — Attendez ici, commanda-t-il au conducteur. Et suivi de Karl, il escalada la sente forestière. Qui mais, les deux hommes ne tardent pas à atteindre un carrefour où le chemin se divise en plusieurs branches. Laquelle suivre? — Ce garde forestier qui passe là-bas, dans la futaie, nous donnera peut-être le renseignement? — Appelez-le. Karl, cria, fit des signes. Le garde entendit, comprit ce qu'on lui voulait. — Mon ami, dit von Hausbrand, quand l'homme les eut approchés, nous désirerions rejoindre Mme de Clamont, qui se promène dans ce bois. Ne l'avez-vous pas aperçue? — Ce disant, le baron toujours fastueux tenait ostensiblement un louis entre le pouce et l'index. — Je n'ai pas vu aujourd'hui Mme de Clamont, répondit le garde. Mais si elle est venue en forêt, vous la trouverez certainement à la feuillee Bernadette, au sommet du plateau. C'est son endroit de promenade et le plus

beau point de vue de tout le pays. Ce sentier-là vous y mène tout droit.

Le garde mit la main à son képi et se détourna pour reprendre sa tournée interrompue. — Merci. Prenez, mon brave. — Oh! monsieur, c'est beaucoup trop pour un simple renseignement. — Jamais trop, garde, quand il s'agit de Mme de Clamont! Si cette dame le voulait, une pluie d'or s'abattrait sur cette contrée. Prenez, je vous prie. — Alors, merci. Avec le vœu que l'averse suive de près cette première goutte! Et le forestier, un vrai Picard fin et sans façon, s'éloigna en riant.

Von Hausbrand montrait déjà vers la feuillee Bernadette, tout frémissant à la pensée de l'écueil que lui réservait la belle Armande. Au bout d'un quart d'heure de marche, le sentier s'infléchit pour enlacer le talus d'un tertre caillouteux. Le belvédère annoncé n'était plus qu'à courte distance. Le baron fit signe à son secrétaire de ne pas pousser plus loin et il gravit seul les dernières pentes. Mme de Clamont était au sommet. Le baron aperçut d'en bas sa silhouette élégante, droite sur l'horizon. Il pressa le pas pour arriver plus vite, et c'est tout essouffé, rouge comme un coq

qu'il atteignit le point culminant. Armande avait dû entendre le bruit de sa montée et pourtant elle n'interrompit pas sa contemplation.

L'endroit était véritablement d'une grande beauté. De toutes parts s'élevaient les fûts blancs des bouleaux, sveltes, gracieux, souples, d'une élégance pour ainsi dire féminine. Et, à travers le feuillage mauve des ramilles qui retenaient encore çà et là quelques fleurs dorées, toute la vallée de la Somme s'étendait avec ses lignes de peupliers, ses carrés de culture, les petits tas de maisons blanches et rouges dans la verdure des prés et les replis attardés du fleuve tranquille qui s'en va comme à regret vers la mer toujours tourmentée et souvent en furie.

Il y a certes de plus vastes paysages, il n'en existe pas de plus fins, de plus harmonieux de lignes, de mieux équilibrés par une brume invisible qui étend les fonds pour donner plus de valeur aux premiers plans. — Enfin, madame... s'écria le baron en arrivant à deux pas de la promeneuse, je vous revois! Alors seulement, Armande tourna la tête. La jeune femme avait un peu maigri pendant ces trois semaines de villégiature forcée; les traits de son visage n'exprimaient plus la langueur d'une âme